

ANNA. – Quand Dominique est entrée, elle m’a fait une de ces trouilles. Je me suis jetée par terre en espérant être invisible mais je savais que ça ne fonctionnerait pas.

Je l’ai suivie dans la rue. J’étais assise sur le trottoir, je l’ai vue passer et je l’ai suivie. C’était plus fort que moi. J’ai regardé où elle entrait. Un bel immeuble. J’ai passé la nuit devant chez elle, je l’ai épiée à la fenêtre. Il faisait froid, c’était une nuit glaciale. Le lendemain matin, je l’ai regardée sortir pour aller travailler et je suis entrée dans l’immeuble en douce. J’ai été jusqu’à son appartement et là, j’ai trouvé la porte ouverte. Alors, je suis entrée, j’ai visité un peu

et puis j'ai dormi dans le hall, sur la moquette, jusqu'à ce qu'elle rentre du boulot.

C'est son pas dans le couloir qui m'a réveillée. J'ai pris peur, je me suis blottie dans un coin. Dominique m'a dit que c'était sans doute la première fois de sa vie qu'elle oubliait de fermer à clé la porte de son appartement. Elle m'a regardé, elle m'a souri. Je lui ai rendu son sourire. Elle a refermé la porte et elle est entrée chez elle. Et moi aussi.

DOMINIQUE. — En entrant, déjà, je savais qu'il y avait quelqu'un. J'ai senti sa présence. Je savais qu'il y avait quelqu'un. J'en étais certaine. Je ferme toujours ma porte à clé. Toujours. Et là, je n'ai eu qu'à la pousser doucement. Je n'ai pas eu peur, c'était... comme une présence amicale. Là, quelque part, il y avait une respiration saccadée. Je ne sais pas qui était la plus effrayée, elle ou moi. Oui, je dis elle. C'était une femme. Je n'en ai jamais douté. Je m'appelle Dominique. Je suis historienne de l'art, responsable de la section art moderne du

Musée de la ville. Il m'arrive d'écrire des articles, de faire des conférences, on me demande comme commissaire d'exposition. Je suis reconnue comme une spécialiste de l'art contemporain. C'est un travail très enrichissant. Je rencontre beaucoup de monde, je voyage, je côtoie des artistes. J'ai toujours voulu faire ça. Ils doivent être rares les gens qui réalisent leurs rêves. J'ai une chance incroyable. Je suis épanouie.

Je vis seule. Dans un bel appartement. Grand, spacieux, bien meublé. Je fais des envieux. C'est une volonté, de vivre seule, je veux dire. Un désir. Enfin, c'était. Aujourd'hui, je ne sais plus trop. Le temps passe, et c'est pas vrai qu'il referme toujours les plaies.

DOMINIQUE. – Pourquoi m’avez-vous suivie ?

ANNA. – Pourquoi pas ?

DOMINIQUE. – Pourquoi vous répondez toujours par
une question aux questions qu’on vous pose ?

ANNA. – Pourquoi posez-vous des questions ?

DOMINIQUE. – Parce que vous me faites peur.

ANNA. – Vous n’avez pas l’air d’avoir peur.

DOMINIQUE. – Non, c’est vrai, je n’ai pas vraiment
peur. Au fond de moi, je sais que je ne dois pas
avoir peur.

ANNA. – J’ai pas l’air méchante.

DOMINIQUE. – Pas assez.

ANNA. – Je peux faire un effort.

DOMINIQUE. – Pas nécessaire.

ANNA. – Vous comptez faire quoi.

DOMINIQUE. – Je sais pas. Prendre une douche.

ANNA. – Non. Je veux dire avec moi.

DOMINIQUE. – Mais rien. Je ne veux rien faire avec
vous.

ANNA. – Ah !

DOMINIQUE. – Qu'est-ce que vous pensiez que
j'allais faire ? Qu'est-ce que vous espérez ?

ANNA. – Rien.

DOMINIQUE. – Tant mieux. Parce qu'y a rien à espérer.

ANNA. – Pas de problème.

DOMINIQUE. – C'est ça. Je ne veux pas de problème.
Vous êtes apparue comme par enchantement et
vous allez disparaître de la même façon.

ANNA. – Ok.

DOMINIQUE. – Qu'est-ce que vous faites ?

ANNA. – Je me concentre.

DOMINIQUE. – Dans quel but ?

ANNA. – Pour disparaître. Comme par enchantement.
Si vous croyez que c'est facile.

DOMINIQUE. – Très bien. Foutez-vous de ma gueule.
Je vais prendre une douche.

ANNA. – Bien chaude.

DOMINIQUE. – Pardon ?

ANNA. – Une douche bien chaude... Vous aimez
ça ?

DOMINIQUE. – Oui. La plus chaude possible.

ANNA. – Moi aussi. C'est la seule façon de prendre
une douche. Bien chaude.

ANNA. – Vous avez toujours vécu seule.

DOMINIQUE. – Ça ne vous regarde pas.

ANNA. – Je disais ça pour parler.

DOMINIQUE. – Et bien c'est raté. C'est pas que je n'ai pas envie de parler avec vous mais bon, de là à vous raconter ma vie. Je ne vous demande rien.

ANNA. – Vous devriez... J'ai une vie passionnante.

DOMINIQUE. – Je n'en doute vraiment pas.

ANNA. – Vous vous moquez.

DOMINIQUE. – Mais non.

ANNA. – Si, c'est un trait de votre caractère. La moquerie.

DOMINIQUE. – Mais qu'est-ce que vous en savez ?

ANNA. – La moquerie. Comme un bouclier.

DOMINIQUE. – Pourquoi êtes-vous entrée chez moi ?

ANNA. – La porte était ouverte.

DOMINIQUE. – Pourquoi êtes-vous entrée dans l'immeuble ?

ANNA. – La porte était ouverte.

DOMINIQUE. – Et vous cherchez quoi ?

ANNA. – Je cherche rien.

DOMINIQUE. – Vous avez froid ?

ANNA. – Non.

DOMINIQUE. – Vous avez faim ?

ANNA. – Non.

DOMINIQUE. – Vous avez peur ?

ANNA. – On a tous peur.

DOMINIQUE. – Vous comptez me voler ?

ANNA. – Je sais pas. J'y ai pas pensé.

DOMINIQUE. – Vous n'y avez pas pensé ?

ANNA. – Non.

DOMINIQUE. – C'est dément.

ANNA. – Pourquoi ?

DOMINIQUE. – Je ne sais pas. Il y a quand même... Il y a des objets à voler ici.

ANNA. – Oui. Sans doute. Pour un voleur.

DOMINIQUE. – Bon, là, ici, maintenant, vous prendriez quoi par exemple.

ANNA. – Ben, je sais pas, y a pas grand chose qui me plaît chez vous. Autant être sincère, je ne suis pas certaine que je volerais quelque chose.

DOMINIQUE. – Mais on ne fait pas une étude sur votre goût. On vous demande ce que vous voleriez ici, si vous aviez besoin de voler. Pour vivre, pour manger, pour avoir de l'argent.

ANNA. – Je crois que si j'avais besoin d'argent, je volerais l'argent.

DOMINIQUE. – Il n'y en a pas ici. On s'attaque à autre chose. Vous voleriez quoi ?

ANNA. – L'horloge, peut-être.

DOMINIQUE. – C'est pas croyable. Mais elle ne vaut rien cette horloge.

ANNA. – J'en sais rien moi ce qu'elle vaut. Vous me demandez ce que je volerais, ben je volerais cette horloge, voilà.

DOMINIQUE. – C'est nul. Elle n'est même pas belle.

ANNA. – Oui, ben le reste non plus. Et puis merde. Dites-moi ce que je dois voler et je le volerai, là.

DOMINIQUE. – Ah voilà. Vous l’avez dit. Vous êtes venue pour me voler.

ANNA. – Vous me gonflez un peu, parfois. Je me demande ce que je fous avec vous.

DOMINIQUE. – Oui, ça, moi aussi, parfois. Je me demande.

ANNA. – Je suis censée vous voler quoi alors.

DOMINIQUE. – Le tableau. Ce tableau. Il est beau, il vaut cher. C’est ça qu’il faut voler.

ANNA. – Ah bon, ça vaut cher cette croûte.

DOMINIQUE. – Un peu de respect, c’est une œuvre de mon père.

ANNA. – Il était peintre votre père ?

DOMINIQUE. – Non, sculpteur.

ANNA. – Ah !

DOMINIQUE. – C’était un très bon sculpteur.

ANNA. – Je n’en doute pas.

DOMINIQUE. – Malheureusement il n’a jamais été reconnu. C’est dommage.

ANNA. – Sûrement. Oui. Et pourquoi il n’a jamais percé ?

DOMINIQUE. – Il a eu quelques succès. Mais seulement auprès des gens qui prenaient le temps de le connaître, de l’apprécier. On lui commandait des œuvres. Mais pas assez, ça restait un cercle restreint. Il ne se vendait pas. Il ne faisait pas l’effort de se faire connaître. Il ne voulait pas gaspiller son énergie à ça. Il voulait juste faire de l’art. Il pensait que c’était à quelqu’un d’autre de faire connaître ses travaux.

ANNA. – Il n’avait pas tort.

DOMINIQUE. – Sans doute, mais ça n’a jamais fait avancer les choses.

ANNA. – Vous l’aimiez ?

DOMINIQUE. – Qui ça ?

ANNA. – Ben, votre père !

DOMINIQUE. – Évidemment.

ANNA. – Vous pensez que c’était un bon père ?

DOMINIQUE. – Pourquoi me demandez-vous ça ?

ANNA. – Je n’ai pas eu de père. Je veux dire, oui j’ai eu un père, bien sur. Mais il était trop absorbé par son travail. Je ne l’intéressais pas vraiment, je crois.

DOMINIQUE. – C’était un bon père. Très occupé. Très... absorbé par son travail... créatif. Mais comme un artiste. Il avait besoin de sa bulle. Il fallait lui laisser de l’espace.

ANNA. – Il s’occupait de vous ?

DOMINIQUE. – Il m’a mise dans les meilleures écoles. Il m’a fait rencontrer des gens incroyables.

ANNA. – Ça ne répond pas à ma question.

DOMINIQUE. – Votre question m’emmerde. Et vous aussi d’ailleurs.

ANNA. – Bien. Je volerai ce tableau alors. Quoi que je ne sache pas s’il vaut réellement beaucoup d’argent ou s’il a de la valeur uniquement à vos yeux.

DOMINIQUE. – Méfiez-vous, je peux devenir violente.

ANNA. – Hum. Ça pourrait me tenter...

DOMINIQUE. – Vous aimez ça ?

ANNA. – Quoi ?

DOMINIQUE. – Recevoir des coups.

ANNA. – Pas plus qu’une autre, j’imagine.

DOMINIQUE. – J’aurais bien besoin de vider ma colère.

ANNA. – Ce n'est pas obligé que ça passe par des coups.

DOMINIQUE. – Je crois, que c'est ce qui me ferait du bien.

ANNA. – Et vous ? Vous aimez recevoir des coups ?

DOMINIQUE. – Je ne sais pas.

ANNA. – Vous n'en avez jamais reçu ?

DOMINIQUE. – Je ne crois pas. Ou pas assez pour que je m'en souviene.

ANNA. – Moi, j'encaisse assez bien. Je suis un punching-ball parfait.

DOMINIQUE. – C'est trop facile de cette façon.

ANNA. – Je peux crier si vous voulez. Si je déchirais mes vêtements...

DOMINIQUE. – Arrêtez.

ANNA. – Ça vous rappelle...

DOMINIQUE. – Arrêtez. Je veux du calme. Je veux ma tranquillité.

ANNA. – Même pour ça, il y a un prix.

DOMINIQUE. – Arrêtez.

ANNA. – ...

DOMINIQUE. – Vous restez là ?

ANNA. – Oui.

DOMINIQUE. – J’aimerais connaître votre nom.

ANNA. – Je m’appelle Anna.

DOMINIQUE. – C’est joli.

ANNA. – Merci.

DOMINIQUE. – Je m’appelle Dominique.

ANNA. – Oui, je sais.

DOMINIQUE. – Vous connaissez mon prénom.

ANNA. – Bien sûr.

DOMINIQUE. – Mais qui êtes-vous ? Vous entrez chez moi, vous vous installez, vous connaissez mon prénom. D’où connaissez-vous mon prénom ?

ANNA. – De la sonnette. À côté de la porte d’entrée. En dessous du bouton, il y a écrit Dominique. Même que je me suis dit, c’est sympa, elle a écrit que son prénom.

DOMINIQUE. – C’est logique d’écrire uniquement son prénom devant la porte de son appartement. Normalement, les gens qui arrivent jusqu’ici me connaissent déjà parce que je leur ai ouvert la porte du bas.

ANNA. – C'est vrai, c'est logique. Mais c'est rare.

Vous n'aimez pas votre nom de famille ?

DOMINIQUE. – Mais oui, pourquoi dites-vous ça ?

ANNA. – Peut-être que vous avez des problèmes avec votre famille.

DOMINIQUE. – Mais pas du tout.

ANNA. – Vous énervez pas. C'était pour parler. Vous êtes à cran.

DOMINIQUE. – C'est un tout petit peu de votre faute, si je suis à cran. Normalement, ce moment de la journée est fait pour me détendre.

ANNA. – Mais détendez-vous.

DOMINIQUE. – Ce n'est pas facile avec vous qui posez des questions tout le temps.

ANNA. – Oh, pardon. Je ne pensais pas que c'était si profond.

DOMINIQUE. – De quoi vous parlez ?

ANNA. – Des problèmes avec votre famille.

DOMINIQUE. – Mais je vous ai dit que je n'ai pas de problèmes.

ANNA. – Pourquoi vous mettez-vous dans un état pareil alors ?

DOMINIQUE. – Quand vous avez un os, vous le rongez jusqu’au bout ?

ANNA. – Ce n’est pas très flatteur mais c’est assez juste.

DOMINIQUE. – On pourrait parler de votre famille ?
Qu’est-ce que vous en dites ?

ANNA. – On pourrait. Mais je ne crois pas que ce soit très instructif. J’ai une famille merveilleuse qui me donne tout ce qui est nécessaire pour faire de moi une jeune femme passionnée et passionnante. Comme une voie royale vers une brillante carrière...

DOMINIQUE. – C’est ça !

ANNA. – Vous n’êtes pas obligée de me croire.

DOMINIQUE. – Je ne vous crois pas !

ANNA. – Tant pis ! Ou dommage !

DOMINIQUE. – Qu’est-ce que vous voulez dire ?

ANNA. – Ça sert toujours d’écouter les autres. Et de leur donner du crédit. Vous n’êtes pas très ouverte aux autres.

DOMINIQUE. – Je vous donne du crédit. La preuve, vous êtes toujours là.

ANNA. – Oui, c'est vrai. Je n'ai toujours pas réussi à disparaître 'comme par enchantement'.

DOMINIQUE. – Vous devez vous concentrer plus intensément.

ANNA. – Vous ne m'aidez pas.

DOMINIQUE. – Pardon ? !

ANNA. – Vous devez m'aider à disparaître.

DOMINIQUE. – Je suis fatiguée.

ANNA. – C'est pas grave.

DOMINIQUE. – Merci.